



HAL
open science

La mer Baltique, un détour par la métaphore du lac

Nicolas Escach

► **To cite this version:**

Nicolas Escach. La mer Baltique, un détour par la métaphore du lac. Le lac, du concept au paysage, université d'Irkoutsk (Russie); université de Paris 8; université d'Oulan-Oude (Russie), Aug 2016, Irkoutsk, Russie. halshs-01563769

HAL Id: halshs-01563769

<https://shs.hal.science/halshs-01563769v1>

Submitted on 18 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Escach
Docteur et agrégé de géographie
ATER à Sciences Po Rennes
Campus Normandie à Caen
Membre de l'UMR-5600 EVS
École normale supérieure de Lyon

La mer Baltique, un détour par la métaphore du lac

Mots-clés : Baltique, Lac, Territorialisation, Marqueur territorial, Régionalisation.

Résumé :

La mer Baltique semble constamment tiraillée entre son rôle d'appendice maritime ou continental et son statut de laboratoire de la gouvernance transnationale. Constitue-t-elle une simple baie atlantique, une porte au croisement des routes ou au contraire une mer intérieure, à l'écart, quasiment fermée ? La métaphore du lac s'est répandue au début de la décennie 1990 afin d'incarner un vaste processus de régionalisation, facilitant le recours à un imaginaire concret mais mobilisateur. La référence dotait symboliquement la région baltique de l'unité, de l'homogénéité et de la consistance qui lui faisaient défaut. L'intérêt des acteurs politiques et économiques de l'ensemble des niveaux géographiques se portait alors précisément à envisager des connexions renforcées entre les différentes rives. Comment expliquer que le détour par le lac ait été dès lors nécessaire ? Quelles stratégies la substitution du vocable maritime par l'univers lacustre a-t-elle appuyé ?

Introduction

La mer Baltique présente une situation géographique rare en Europe. Divisés par le Rideau de fer au cours de la guerre froide, les espaces qui en sont riverains sont longtemps restés des glacis se tournant le dos (Mertelsmann, Piirimäe, 2012). De nombreuses zones militaires et villes fermées jalonnaient ses rives (quartier de Karosta en Lettonie, villes de Sillamäe et Paldiski en Estonie), créant jusqu'à aujourd'hui des configurations spatiales de *no man's land*. La chute du Rideau de fer en 1989 et la seconde indépendance des États baltes (1991) s'accompagnent d'un retournement de perspectives et d'un élargissement des imaginaires spatiaux. Une multitude de réseaux d'acteurs de tous les niveaux géographiques émerge, soit *ex-nihilo*, soit par institutionnalisation de liens informels plus anciens, tissés par-delà les lignes de démarcation européennes. Les territoires baltiques entrent dans une nouvelle bifurcation spatiale, au sens de processus rapide donnant lieu à une transformation du contexte de référence (Thibault, 2013). La guerre froide avait différencié les États plutôt atlantistes (Danemark, Norvège) ou communistes (URSS, Pologne) des États de la « balance nordique » (Suède neutre et Finlande semi-neutre) à la fois poches isolées et points de contact entre les deux blocs (Simoulin, 1999). À l'inverse, le début de la décennie 1990 semblait marquer une déconstruction de la frontière est/ouest (Perko, 1996 ; Blanc-Noël, 2002 ; Kern, Löffelsend, 2004), la régionalisation baltique venant combler les blancs de l'ancienne carte.

À mesure du rapprochement des territoires riverains, de nombreuses métaphores sont venues nommer l'unité retrouvée : « Nouvelle Hanse » (en référence aux liens tissés dès le XII^e-XIII^e siècle entre différents comptoirs de la Baltique), « Méditerranée du Nord », « *Mare*

Balticum » ou « Lac baltique ». Cette dernière expression n'est pas sans rappeler des travaux menés par plusieurs membres de la « nouvelle géographie » à partir de méthodes d'analyse spatiale développés dès les années 1960-1970 par des chercheurs anglophones. Leur objectif est de révéler les structures de l'espace, les lois universelles et les principes d'organisation qui l'ont fait naître. Ce faisant, ils s'inspirent à plusieurs reprises de la géographie physique pour construire de nouveaux modèles heuristiques (archipel, isthme, pertuis, seuil). En France, Roger Brunet développe ainsi ses « Modèles de méditerranée », parmi lesquels le lac constitue une métaphore de référence (Brunet, 1995). Le lac rejoint le rang des concepts applicables à tout type d'espace et sort des particularités écosystémiques avancées par les géographes classiques et les limnologues (chercheurs en sciences des eaux dormantes continentales). Parmi eux, François-Alphonse Forel désignait le lac comme « une masse d'eau stagnante sans communication directe avec la mer, située dans une dépression du sol fermée de tout côté » (Forel, 1901 : 3).

Traditionnellement, les lacs se distinguent des rivières, fleuves et autres eaux courantes par des eaux qui ne sont pas entraînées dans une direction unique, les courants lacustres, s'ils existent, étant fantasques et irréguliers. La profondeur, la superficie et le volume sont suffisants pour provoquer un étagement, une zonation et un cubement durable (régionalisation limnique) de son fonctionnement, ce qui différencie les lacs des étangs et des mares (Touchart, Bartout, Nedjai, 2014). Les lacs sont enfin des eaux intérieures qui ne communiquent pas avec l'Océan et ne sont pas dépendantes de lui. Le continent et non la mer détermine les apports dans les lacs. La grande conséquence de l'absence de communication avec l'océan est le développement d'une identité propre à chaque lac et un fonctionnement en circuit fermé. Si ce dernier est suffisamment ancien, sa manifestation la plus éminente est l'endémisme biologique (Touchart, 2000). Sur un plan géophysique, la frontière entre mers et lacs reste très ténue comme en témoigne des toponymies (lac de Tibériade ou mer de Galilée, lac Asphaltite ou mer Morte) ou des classifications (mer Morte, mer Caspienne, mer d'Aral) ambiguës. L'appellation de mer peut alors provenir de la dimension, du taux de salinité ou d'un usage vernaculaire ancien. Pour compliquer le tout, une mer peut être un ancien lac. « Curieusement, il n'est pas facile de donner la définition exacte des lacs » rappelait d'ailleurs Brian Timms (Timms, 1992 : 1).

Le lac des limnologues a profondément nourri la métaphore du lac tissée entre autres par les représentants de la nouvelle géographie. Tout d'abord, bien que le lac ne soit plus considéré aujourd'hui comme un microcosme complet¹ ce qui rompt avec l'ancienne tradition forelienne, il apparaît avant tout comme un espace borné, refermé, replié autour duquel les territoires riverains se définissent, interagissent et s'organisent. Le lac est un principe unificateur et circulatoire. De par sa taille, ni trop petite (le franchissement est nécessaire), ni trop grande (la maîtrise est possible), le lac permet une territorialisation aboutie sur un modèle quasi-terrestre là où la banalisation de l'espace maritime semble inachevée. Les rives, à distance humaine, remplacent un rivage qui longtemps parut indomptable.

En Baltique, l'image du lac a pu accompagner la construction d'un bornage territorial autour de la mer éponyme. Nous entendons ici par « marqueur territorial » une entité spatiale matérielle ou immatérielle, réelle ou fantasmée, qu'un ensemble d'acteurs et/ou un groupe social choisit de mettre en valeur, d'aménager, de reprendre dans ses discours et pratiques spatiales, conférant une image au territoire qu'il habite (effet vitrine et effet miroir) et le différenciant ainsi plus nettement des autres. Grâce à ces marqueurs, le territoire « dessine un

¹ Le lac est désormais intégré dans un véritable « limnosystème » considérant le rôle du bassin d'alimentation (amont), de l'émissaire (aval) et l'influence de nombreuses variables externes physiques (vent, température) et humaines (appropriations et usages variés).

champ symbolique semé d'objets patrimoniaux, de hauts lieux emblématiques, investis par la mémoire collective » (Garnier, 2004 : 28).

La question de savoir si la Baltique est un lac ou non nous apparaît finalement secondaire par rapport à celle consistant à se demander pourquoi la métaphore du lac est apparue et quels acteurs, intérêts, projections elle a pu servir. Il existe bien, comme nous le verrons, un lac physique hérité et une métaphore du lac instrumentalisée, les deux pouvant entrer par moment en contradiction.

Les fondements géographiques du lac baltique

La métaphore du lac, apparue principalement au début de la décennie 1990, s'appuie en Baltique sur un terreau propice sur un plan géographique. Le lac y prend les allures d'un espace hérité, d'un espace clos, d'un espace approprié et d'un espace verrouillé, selon si l'on raisonne sur un plan géophysique, culturel ou géopolitique.

Sur un plan physique, la mer Baltique a alternativement été un lac et une mer suivant quatre étapes qui ont conduit à sa formation.

- a) La fin du Pléistocène (plus ancienne époque du Quaternaire), jusqu'à 12 000 ans avant notre ère, constitue une période de refroidissement global au cours de laquelle les glaciers continentaux sont particulièrement étendus. Un vaste inlandsis d'une épaisseur de 2,75 km recouvre la Fennoscandie et s'étend jusqu'en Grande-Bretagne. La surcharge glaciaire engendre une érosion de la cuvette du domaine baltique. Lorsque la calotte scandinave s'amincit sous l'effet de l'interglaciaire du Pléistocène récent, les eaux de fonte s'accumulent d'abord en un lac proglaciaire.
- b) Le niveau de la mer augmentant, celle-ci envahit progressivement les estuaires des fleuves et les chenaux pro-glaciaires rejoignant les bassins de surcreusement. La mer de Yoldia fait alors son apparition 10 000 ans avant notre ère, au moment où commence la période de l'Holocène.
- c) Entre 10 000 ans et 9 000 ans avant notre ère, la croûte terrestre, notamment au niveau de la Suède centrale, connaît un mouvement de rebond isostatique, soit un soulèvement des masses terrestres consécutif à la déglaciation. Le socle continental remonte, particulièrement au sud où se trouvent les détroits reliant la mer de Yoldia à l'océan mondial, ce qui forme un lac nommé lac à Ancylus.
- d) 7 000 ans avant notre ère, une nouvelle élévation du niveau de la mer et le ralentissement du mouvement isostatique engendrent une transgression flandrienne formant la mer de Littorines, l'ancêtre de la mer Baltique.

La mer Baltique apparaît ainsi graphiquement comme une mer quasiment fermée, la clôture de l'espace reflétant la genèse des formes. Laurent Touchart définit le lac comme « un plan d'eau continental séparé de la mer » (Touchart, 2000). Le dictionnaire Larousse parle quant à lui d'une « nappe d'eau stagnante » et d'une « étendue de liquide qui ne s'écoule pas ». Ces propriétés pourraient presque être appliquées à la lettre à la mer Baltique, d'une superficie de 385 000 km², pour laquelle Nathalie Blanc-Noël évoque un « cadre géographique contraignant ». Les détroits danois (Skagerrak, Kattegat, Petit Belt, Grand belt et Øresund) forment un verrou dans le passage vers la mer du Nord. La faible profondeur (en moyenne, 54 mètres sur l'ensemble de la Baltique, 23 mètres dans le Kattegat et moins de 10 mètres au niveau de l'Øresund) empêche le passage de supertankers, de grands minéraliers ou des plus imposants porte-conteneurs (Bayou, 2014 ; Escach, Serry, 2014). Les routes maritimes baltiques ne peuvent être empruntées que par des navires d'un tirant d'eau inférieur à 17,5 mètres. Cela explique la spécificité baltique, avec une importance des rouliers et des lignes courtes. La

relative fermeture de la mer engendre également un faible renouvellement des eaux (tous les 25 ans), ce qui a des incidences écologiques majeures. Le taux de salinité, particulièrement bas, décline d'est en ouest : 10 à 13‰ en Baltique propre, 5 à 9 ‰ dans le golfe de Finlande et 3 à 7 ‰ dans le golfe de Botnie. L'englacement participe enfin à une accessibilité inégale des territoires riverains. Depuis 1880, la mer a été totalement prise par des glaces compactes à cinq reprises (Lépy, 2009). La probabilité d'occurrence annuelle de la glace est de 100% dans la Baie de Botnie et dans le fond du Golfe de Finlande, de 50% dans le nord de la Baltique Propre et de 10% dans le Sud de la Baltique.

Au-delà de la seule dimension physique, le motif du lac s'inscrit dans une tradition culturelle ancienne lisible dans le terme « Baltique ». Adam de Brême pourrait avoir utilisé le terme *Belt* qui en langue teutonique peut être traduit par « irruption des eaux ». Cette thèse est accréditée par Grotius dans ses écrits². Le mot proviendrait également du latin *Balteus*, en scandinave *Baelt*, qui signifie « ceinture ». Il s'agissait de décrire métaphoriquement la ceinture d'eau séparant la presqu'île danoise d'une péninsule scandinave alors souvent considérée comme insulaire. Les principales sagas nordiques évoquent de leurs côtés un lac oriental (*Austmarr*) notamment la *Saga des rois de Norvège* de Snorri Sturluson. Dans les différents États riverains qui la bordent, les mots pour désigner la mer Baltique reflètent une diversité de situation : *Östersjö* en Suédois (et non *hav*) soit littéralement « lac de l'Est » mais *Itämeri* (« mer de l'Est ») pour les Finlandais et *Läänemeri* (« mer de l'Ouest ») pour les Estoniens. Les Allemands nomment la mer Baltique *Ostsee*, laissant ainsi une ambiguïté entre l'image d'une mer intérieure (*Binnenmeer*) ou d'un lac allemand (Chillaud, 2007).

La figure lacustre peut également surgir de manière plus indirecte dans la littérature lorsque celle-ci choisit la mer comme cadre. Marc Auchet a étudié le motif de l'eau dans trois textes de référence : une ballade médiévale danoise, *Agnès et le Triton*, une pièce d'Andersen, *La Petite Sirène*, et une pièce d'Ibsen, *La dame de la mer* (Auchet, 1997). Dans ces trois textes, le détour par la mer est associé à la nécessité de dépasser le stade de l'enfance, un mode d'existence régressif et narcissique, pour gagner sur terre la maturité de l'âge adulte. La mer présente un profil ambivalent : elle fascine et inquiète en ce qu'elle concentre les zones d'ombre de la vie psychique tout en représentant une composante indispensable du parcours initiatique achevé après le retour sur terre. Les Danois ont de fait deux termes, forgés dès l'époque Viking, désignant des mouvements contradictoires mais complémentaires : « l'appel du large » soit l'envie de s'élancer en mer (*udve* ou *udlængsel*) et « la nostalgie » marquant le retour chez soi, l'aspiration à revenir là où sont ses racines (*hjemve*). La mer n'ouvre pas ici sur le désir mystérieux du rivage vanté par Alain Corbin (Corbin, 1988) mais sur une longue parenthèse. Le mouvement géographique de la quête de soi par le voyage en mer n'est pas sans rappeler le parcours clos et circulaire qu'imprime la forme du lac.

Le lac soumet, par sa physionomie, à la tentation de la fermeture. L'histoire de la mer Baltique a conduit plusieurs auteurs à convoquer l'image du lac dans leurs analyses géopolitiques. De taille médiane, le lac, contrairement à la mer, permet la conquête, le contrôle, la domination, l'hégémonie. Là où l'immensité de l'océan ne peut jamais vraiment être embrassé, le lac traduit la puissance territoriale dans toute son expression. La maîtrise de l'espace est complète tant sur un plan économique que politique. Le verrouillage du territoire est physique mais aussi politique, social et culturel : le lac affirme l'homogénéité et l'uniformité de son contenu. L'unité politique est tenue et organisée. La Baltique, qui a connu des phases d'unification sous l'influence de puissances riveraines, répond à cette problématique comme en témoigne la variété des publications qui l'ont suggéré : « lac

² Voir à ce sujet le dictionnaire étymologique de la langue française.

hanséatique », « lac suédois » (Tétart, 2007, Meyer, 2013, O'Connor, 2015), « lac allemand » (Masson, 1999 ; Chillaud, 2007 ; Mongrenier, 2013), « lac russe » (Colson, 1841) et enfin « lac européen » (Ortolland, Pirat, 2008 ; Joenniemi, 2009). Pour le géopoliticien Matthieu Chillaud, la représentation ouverte (« mer ») ou fermée (« lac ») de la mer Baltique dans les cultures nationales « n'est pas sans conséquence sur la perception stratégique qu'ils en ont » (Chillaud, 2007 : 113). Ce dernier se demande avec Gunnar Åselius : « s'il faut considérer la Baltique comme une mer intérieure nord-européenne bien délimitée ou comme un golfe de l'Atlantique est » rappelant que « les puissances dominantes dans la région ont pour leur part toujours soutenu que la Baltique [était] une mer fermée (*mare clausum*), à laquelle les puissances extérieures ne [ne devaient] pas avoir accès » (Åselius, 2001 : 83).

L'instrumentalisation du lac comme support de la régionalisation baltique

Le lac comme métaphore a fait l'objet d'une formalisation géographique de la part de Roger Brunet qui l'a inscrit dans ses « modèles de méditerranée ». Au milieu des années 1990, le terme Méditerranée est devenu un concept géographique en lui-même, participant d'un débat épistémologique relativement nourri. Celui-ci est introduit dans la revue *L'Espace géographique*, au sein d'un numéro spécial auquel contribuent Roger Brunet, Olivier Dollfus et Pierre Gentelle entre autres (Brunet, 1995 ; Dollfus, 1995, Gentelle, 1995). Roger Brunet définit la méditerranée comme un ensemble quasi fermé, constitué par un rivage continu, entourant une masse d'eau suffisante. Les liaisons intra-maritime y sont denses : la navigation demeure aisée et les trajets d'assez courte durée (Brunet, 1995). Les rives d'une méditerranée ne sont ni trop éloignées, ni trop proches (Brunet, Vanduick, 1995). L'auteur présente sept grands modèles de méditerranées : le lac, le foyer, le détroit, l'isthme, le croissant, la barrière, le chott. Dans le cadre d'un lac, la mer est centre et principe de liaison. L'accent est mis sur l'interconnexion entre les rives, l'introversion, un fonctionnement systémique en vase clos et la fermeture. L'espace est relativement soudé avec de fortes possibilités de synergies (Brunet, 1995). Le fait que le lac tourne le dos à son environnement n'empêche pas des interactions sur les marges extérieures, qu'elles soient menacées, convoitées ou qu'elles permettent des apports externes.

Ces caractéristiques du lac recouvrent partiellement les attraits des régions, telles qu'elles sont étudiées par les géographes. Une région est avant tout un espace borné qu'il est possible de distinguer des espaces environnants par son unité interne (Goodall, 1987). Jacqueline Beaujeu-Garnier la définit d'ailleurs comme « un morceau d'espace qui se distingue de l'espace voisin » avant d'ajouter « mais comment s'en distingue-t-il ? Là commencent les divergences... » (Beaujeu-Garnier, 1971 : 99). En Baltique, une convergence entre scientifiques et acteurs institutionnels est née pour déconstruire la frontière est/ouest en façonnant une unité régionale à coup de formules performatives. Les premiers acteurs établissant des contacts le long des territoires riverains développent dès le début de la décennie 1990 un discours protecteur (favorisant un échange que les dominations, les conflits, les divisions rendaient improbable), prophétique (mobilisant la société civile en nommant l'entité qu'il faudra construire), voire programmatique (annonçant de futurs projets pour un espace fantasmé). Les séminaires et conférences sur l'apparition d'un nouvel espace de coopération en Baltique se multiplient à la même époque³ (Helmryd, 1993). Le lac répond donc à une exigence de narration. Il offre une image pragmatique pour ceux qui souhaitent accélérer la réunification des deux rives : à l'est pour retrouver « l'occident kidnappé » (Kundera, 1983) ; à l'ouest pour appuyer un mélange de messianisme et d'intérêts bien

³ Séminaire *Zukunftsregion Ostsee* à Travemünde en 1990, colloque *The new Hansa* à Kotka en 1990 et colloque *The Baltic Sea Area: A region in the making* à Tallinn en 1991 (Helmryd, 1993).

compris. Il permet de filer la métaphore historique, ouvrant sur un passé dont le rôle reste considérable en Europe centrale et orientale. Comme le rappelle le poète lituanien Tomas Venclova « *Là-bas, le passé est vivant, actuel, s'insinue quotidiennement dans les journaux, influe sur le comportement des gens* ».

La région Baltique est le produit d'une unité factice trop largement fantasmée à l'aide d'images créées ou recrées. Elle est en réalité caractérisée par une diversité de langues, religions, de systèmes politiques et d'héritages. Au cours de son histoire, elle a été le théâtre de bien plus de conflits que de coopérations. À son propos, il serait plus juste de parler d'une histoire croisée que d'une histoire commune. Les similitudes les plus visibles s'expliquent par un référentiel partagé constitué de symboles, de récits, d'images et de discours qui peuvent directement être mobilisés et sont mobilisateurs. Aujourd'hui encore les stigmates de la coupure restent bien visibles : un dynamisme des coopérations intra-nordiques et des liens réactivés entre les États baltes et l'est de l'Europe malgré une forte européanisation, une persistance spatiale des territoires et une interconnexion encore partielle (Serry, 2005). Même les échanges maritimes, hérités des anciens réseaux hanséatiques et considérés comme les principaux vecteurs d'unité, ne répondent que partiellement au principe d'une couture transnationale. En 2013, sur 114 lignes roulières, un peu moins d'un tiers (30 %) étaient transnationales (lien entre deux zones), un quart (26 %) avaient pour destination des ports extra-baltiques, alors que 44 % des lignes reliaient deux ports d'une même zone transfrontalière.

L'espace géographique flou de Christiane Rolland-May, un espace aux limites imprécises, plus ou moins nettes ou continues, conviendrait bien mieux que le concept de région pour caractériser l'ensemble baltique. Selon elle, les franges d'un espace géographique flou répondent à une structuration par gradient d'appartenance. Ses composantes, recouvrables, peuvent appartenir à plusieurs espaces à la fois sans être forcément disjointes (Rolland-May, 1984 ; Rolland-May, 1987).

Du lac à la gestion des biens communs

Que reste-t-il, passé l'effet d'annonce, de l'espace du lac ? Les territoires riverains baltiques, placés en face-à-face autour d'une mer à l'origine de multiples défis communs, ont constitué depuis la chute du Rideau de fer un modèle de coopération transnationale aux yeux de l'Union européenne. Signée dès 1974 et révisée en 1992, la Convention pour la protection du milieu marin de la mer Baltique, aussi appelée Convention d'Helsinki, est le premier texte-cadre d'envergure rédigé par les États riverains de la mer Baltique (URSS, Pologne, RDA, Danemark, Suède, Finlande)⁴. Suivent la création de l'Union des villes de la Baltique en 1991, du Conseil des États de la mer Baltique en 1992, la mise en place d'une Dimension septentrionale en 1997, suivie d'une stratégie européenne en mer Baltique censée la relancer en 2009.

Loin de constituer l'apogée d'un rapprochement attendu, la gestion commune du milieu marin, bien que fondamentale, a plutôt contribué en Baltique à l'émergence d'un consensus mou, alors que des questions sécuritaires et géopolitiques majeures restaient non résolues. Des normes plus ou moins respectées censées prévenir les risques, lutter contre la pollution ou

⁴ La convention délimite la mer Baltique (article 1), puis les pollutions concernées (article 2). Elle concerne l'introduction de substances dangereuses en mer (article 5), la pollution d'origine tellurique (article 6), les rejets volontaires et accidentels des navires, notamment le pétrole, et le déballastage en mer (article 7), l'immersion de déchets (article 9), l'exploration et l'exploitation du sous-sol (article 11), la coopération scientifique et technologique (article 16).

réguler le trafic maritime ont relégué au second plan des débats jugés trop polémogènes. Le Conseil des États de la mer Baltique, associant la Russie aux États baltes et aux autres pays riverains, a rapidement écarté les questions de sécurités dures au profit d'une coopération sur des sujets moins polémiques comme l'environnement, la culture ou l'économie (Marin, 2009). La Baltique n'aurait-t-elle donc rien d'autre à partager que les conséquences de la « tragédie des biens communs »⁵ ?

Le lac est devenu un espace de tensions. Il semblait bien divisé lors des conflits précédant l'arrivée du gazoduc Nord Stream. L'incitation de l'Union européenne à planifier l'espace maritime a également réveillé localement de nombreux conflits d'usage. En Baltique, comme ailleurs, les espaces maritimes ont fait l'objet depuis les années 1970 d'une appropriation croissante dans les domaines agricoles, industriels ou récréatifs. La dynamique est telle qu'une directive européenne adoptée en 2014 exhorte tous les États membres de l'UE à lancer un processus de planification de leur espace maritime dès septembre 2016 pour un aboutissement à l'horizon 2021. Il s'agit de mettre de l'ordre, par le zonage, dans un développement spatial devenu anarchique puisque assuré par une diversité d'acteurs aux intérêts divergents et issus de plusieurs États ou régions. Comme dans le cadre de planification terrestre, l'organisation de l'espace maritime n'est pas exempte d'égoïsme territorial. Les prospectives sur la Baie de Poméranie ont par exemple montré un décalage entre les différents pays. Le *Land* du Mecklembourg-Poméranie-Occidentale, très attractif pour les touristes, a déjà réalisé un plan régional pour la zone des 12 milles nautiques prévoyant des règles particulièrement drastiques limitant l'implantation d'éoliennes offshore dans son secteur. Cela obligerait les autres pays à accepter, dans le cadre d'une planification conjointe, plusieurs champs d'éoliennes en dehors des eaux territoriales allemandes (Escach, 2016).

Conclusion

Le lac baltique est-il voué à s'assécher prenant les allures du chott soumis à l'évaporation ? Les États nordiques, marqués par une forte cohésion interne, ont multiplié les contacts avec des partenaires issus de toutes les régions européennes. De leur côté, les États baltes s'imposent de plus en plus comme des relais entre Europe et Asie érigeant la Baltique en un estuaire pour les voies eurasiatiques. Définir le lac sur un plan métaphorique comme un système territorial d'échelle intermédiaire pour lequel l'unification interne (topologique puis topographique) entre rives est plus constitutive et profitable (y compris sur le plan du rayonnement) que des liens tissés directement avec les espaces extérieurs écarte une application satisfaisante au contexte baltique qui hybride sans cesse les sept modèles de méditerranées proposés par Roget Brunet.

L'étude de la région baltique ne réhabilite la métaphore du lac que si elle prend une tournure anatomique, la rapprochant ainsi des ensembles flous décrits par Christiane Rolland-May. Le lac peut ainsi être défini en médecine comme un espace intertissulaire clos contenant notamment du sang (lacs sanguins) ou de la lymphe (lacs lymphatiques). Le lac baltique articule à la fois un modèle gravitaire exploitant les vertus de la proximité et une intermédiarité favorisant l'interconnexion ouverte, le recouvrement, l'interpénétration. Le lac forme ainsi une discontinuité de basse intensité marquant plus ou moins l'espace nord-européen au gré des reconfigurations temporelles.

⁵ Expression tirée d'un article controversé de l'écologue américain Garrett James Hardin publié dans la revue *Science* en 1968.

Bibliographie

ÅSELIUS, G., (2001), « La géographie militaire suédoise et scandinave dans une perspective historique », *Stratégique*, n°81, pp. 77-103.

AUCHET, M., (1997), « Variations sur le thème de la (petite) sirène. Quelques réflexions sur la symbolique de l'eau dans les littératures scandinaves », in : *Anthropologie de l'eau*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, pp. 55-66.

BAYOU, C., (2014) « Baltique. Une mer en péril », *P@ges Europe*, La Documentation française, mis en ligne le 25 juin 2014.

BEAUJEU-GARNIER, J., (1971), *La Géographie, méthodes et perspectives*, Paris, Éditions Masson, 141 p.

BLANC-NOËL, N., (2002), *La Baltique : une nouvelle région en Europe*, Paris, L'Harmattan, 174 p.

BRUNET, R., (1995), « Modèles de Méditerranées », *L'Espace Géographique*, tome 24, n°3, 200-202.

BRUNET, R., VANDUICK, R., (1995), « Le concept de "Méditerranée" », Transcription du débat établie par Régine Vanduick et Roger Brunet, *L'Espace Géographique*, tome 24, n°3, 209-222.

CHILLAUD, M., (2007), *La démarche stratégique des États baltes dans l'architecture européenne de sécurité et de défense. Une politique fondée sur une dialectique identitaire et militaire. De la restauration de leur indépendance aux commémorations russes du soixantième anniversaire de la victoire contre l'Allemagne nazie*, Thèse soutenue le 30 mars 2007 sous la direction de Nathalie Blanc-Noël, 615 p.

COLSON, F., (1841), *De la Pologne et des cabinets du Nord*, Tome second, Paris, Paulin, 412 p.

CORBIN, A., (1988), *Le territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Aubier, 1988, 412 p.

DOLLFUS, O., (1995), « Méditerranées, essai d'analyse géographique », *Espace géographique*, tome 24, n°3, 194-199.

ESCACH, N., SERRY, A., (2014), « Les "méditerranées" ou l'émergence de régionalisations réticulaires », in : *Géographie des mers et des océans*, Paris, Dunod, pp. 226-270.

ESCACH, N., (2016), « De la mer en partage au partage de la mer », *Monde diplomatique*, juillet 2016.

FOREL, F-A., (1901), *Handbuch der Seenkunde : allgemeine Limnologie*, Stuttgart, J. Engelhorn, 249 p.

GARNIER, E., (2004), « Une contribution à l'approche du territoire et de la ressource territoriale : le cas du marqueur territorial, notamment pour les populations déterritorialisées », *Montagnes Méditerranéennes*, n°20, pp. 25-33.

- GENTELLE, P., (1995), « À propos de méditerranée : de la géo à la néographie », *Espace géographique*, tome 24, n°3, 203-208.
- GOODALL, B., (1987), *Dictionary of Human Geography*, New York, Penguin Books, 512 p.
- HELMRYD, C., (1993), *La Baltique : regards nordiques sur une région en devenir*, Mémoire de fin d'études sous la direction de Jean-Christophe Romer, université de Paris 1, 114 p.
- JOENNIEMI, P., (2009), « The EU Strategy for the Baltic Sea Region, a catalyst for what? », *DIIS Brief*, Danish institute for international studies, 8 p.
- KERN, K., LÖFFELSEND, T., (2004), « Governance beyond the nation-state: transnationalization and europeanization of the Baltic Sea Region », *Discussion Papers*, Abteilung Zivilgesellschaft und transnationale Netzwerke des Forschungsschwerpunkts Zivilgesellschaft, Konflikte und Demokratie des Wissenschaftszentrums Berlin für Sozialforschung, (4), 35 p.
- KUNDERA, M., (1983), « Un occident kidnappé ou la tragédie de l'Europe centrale », *Le débat*, n°27, pp.3-23.
- LÉPY, É., (2009), *Les glaces de mer en mer Baltique. Étude géographique et implications environnementales et sociétales à partir de l'étude compare de la Baie de Botnie (Oulu, Finlande) et du Golfe de Riga*, Thèse de doctorat de l'université de Caen dirigée par Armel Coudé, soutenue le 26 novembre 2009, 421 p.
- MARIN, A., (2009), « Argument Baltique : faux prétexte et modèle juste », *Outre-Terre*, n°23, 347-362.
- MASSON, P., (1999), *Histoire de l'armée allemande 1939-1945*, Paris, Perrin, 553 p.
- MERTELSMANN, O., PIIRIMÄE, K., (2012), *The Baltic Sea Region and the Cold War*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang International Academic Publishers, 291 p.
- MEYER, P., (2013), *Baltiques. Histoire d'une mer d'ambre*, Paris, Perrin, 499 p.
- MONGRENIER, J-S., (2013), « La Baltique n'est pas une méditerranée du Nord », Communication en ligne sur le site de l'Association des Auditeurs de l'Institut des Hautes Études de Défense Nationale, région Nord-Pas de Calais-Belgique-Luxembourg.
- O'CONNOR, K., (2015), *The History of the Baltic States, 2nd Edition*, The Greenwood Histories of the Modern Nations, Santa Barbara, Denver, Greenwood, 298 p.
- ORTOLLAND, D., PIRAT, J-P., (2008), *Atlas géopolitique des espaces maritimes, Frontières, énergie, pêche et environnement*, Paris, Éditions Technip, 277 p.
- PERKO, S., (1996), *Nordic-Baltic Region in Transition*, Tampere, Tampere Peace Research Institute, 170 p.
- ROLLAND-MAY, C., (1984), « Notes sur les espaces géographiques flous », *B.A.G.F.*, 502, 159-164.
- ROLLAND-MAY, C., (1987), « La théorie des ensembles flous et son intérêt en géographie », *L'Espace Géographique*, Vol. 16, n°1, 42-50.

SERRY, A., (2005), « Les ports de la Baltique orientale : persistance des territoires et mutations », *Le courrier des pays de l'Est*, « L'espace baltique, isthme russo-européen ? », n°1048, pp. 40-50.

SIMOULIN, V., (1999), *La coopération nordique, l'organisation régionale de l'Europe du Nord depuis la tentative autonome jusqu'à l'adaptation à l'Europe*, Paris, L'Harmattan, 320 p.

STURLUSON, S., (2000), *Heimskringla, Histoire des rois de Norvège*, première partie traduite par François-Xavier Dillmann, Paris, Gallimard, 702 p.

TÉTART, F., (2007), *Géopolitique de Kaliningrad : une "île" russe au sein de l'Union européenne élargie*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 478 p.

THIBAUT, S., (2013), « Bifurcation », in : *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 1128 p.

TIMMS, B-V., (1992), *Lake Geomorphology*, Adelaide, Gleneagles, 180 p.

TOUCHART, L., (2000), « Qu'est-ce qu'un lac ? », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, Vol. 77, n°4, pp. 313-322.

TOUCHART, L., BARTOUT, P., NEDJAI, R., (2014), « La géographie limnologique en France : conjugaison de l'espace et du temps pour la compréhension des relations homme-milieu », *Bulletin de la Société géographique de Liège*, n°62, pp. 93-103.